

Un hommage à mon grand-père maternel, Léon Hatem



Mon grand-père Léon Hatem

« Ton grand père, quand il racontait sa jeunesse, me paraissait avoir deux mémoires : d'une part, celle du riche fils de famille dans le Constantinople de la fin du XIXème siècle ; d'autre part, celle d'un petit commis de commerce dans le Paris du début du XXème siècle. »

(Renée Hatem, ma mère et sa fille)

Pourquoi donc ce besoin, aujourd'hui, d'écrire ce texte sur mon grand-père ?

J'ai aujourd'hui 55 ans. J'ai passé mon enfance dans une famille où j'étais entouré d'un amour qui me paraissait aussi naturel que l'air que je respirais. Un peu plus tard, j'ai commencé à rêver de grands horizons et de grands succès. Je me suis donc mis à déprécier cette vie familiale que je considérais comme étriquée.

Je me suis lancé à l'assaut de ma vie. Etudes, amours, ambitions professionnelles, livres, articles. Intérêt pour des sujets divers, tous découverts à l'âge adulte, étrangers à mon être et à mes origines, et dont je me convainçais régulièrement qu'ils me « passionnaient ». Echecs, succès laissant parfois un sentiment de déception ou de vide : « - Et après ? ».

Et puis j'ai vieilli, j'ai perdu quelques cheveux et d'autres ont un peu blanchi. Presque tous ceux qui ont veillé sur mon enfance ont maintenant disparu, les autres sont bien fatigués. Me voici à mon tour confronté aux échéances futures de la vieillesse et la mort.

Et pour m'accompagner sur ce chemin ingrat, je constate aussi que je ne serai jamais entouré de cette aura d'amour, puissante, rayonnante, inconditionnelle, que ma famille m'avait tout naturellement offert lorsque j'étais petit garçon. Je me retourne donc aujourd'hui avec émotion vers mon passé pour y retrouver les traces de ce cadeau sublime dont j'avais, au moment où il m'était donné, sous-estimé le prix.



Mes grands-parents, ma mère et moi

Et soudain, un miracle se produit : cet amour que je croyais avoir disparu avec ceux qui me l'avaient donné, voilà qu'il ressurgit dans toute sa force par l'effort de ma mémoire. Comme pour un incendie mal éteint, il m'a suffi de remuer quelques cendres pour en voir reparaître les braises, puis les flammes. Et je suis aussi mieux à même qu'autrefois de mesurer sa valeur, par contraste avec celui qui m'est aujourd'hui plus chichement mesuré par la vie.



Mon grand-Père et ma grand'mère,
dans leur appartement de la rue Caulaincourt,
à Paris

Me replonger, en pensée, dans cet amour familial est devenu pour moi une grande source de sérénité. Que m'importent désormais ces succès ou ces échecs forcément éphémères sur la scène de la vie sociale, si dans le fond de mon cœur, je peux partager à nouveau la douce affection de mes grands-parents !! Et que m'importe si ce que j'écris en ce moment n'est jamais lu par personne, si cela me permet de parler une dernière fois, par-delà un demi-siècle de vie, par-delà de mort même, avec ces deux petits vieux qui m'ont tant aimé et qui, au fond de moi, m'aiment toujours.

J'ai aussi vis-à-vis d'eux une sorte de dette d'amour. Il était certes un peu normal que dans la phase ascendante de mon existence, je cherche à prendre mon indépendance par rapport à un milieu familial que je pouvais considérer comme un peu étouffant. Ces grands-parents n'étaient ni des intellectuels, ni des artistes, ils n'étaient pas riches et n'avaient pas beaucoup de relations. Ils avaient une existence simple, des loisirs assez quelconques, des ambitions limitées – dont la principale, justement, consistait à me protéger, me rendre heureux, me vêtir, me nourrir et m'amener jusqu'à la l'âge d'homme. Il n'y avait rien là qui soit susceptible de susciter l'enthousiasme d'un adolescent puis d'un jeune adulte désireux de voler de ses propres ailes. Je me suis donc un peu débarrassé d'eux, après qu'ils m'aient nourri et protégé, aussi naturellement qu'un papillon se débarrasse de sa chrysalide et la laisse tomber au sol, vidée, une fois qu'elle a rempli à son bénéfice sa fonction physiologique.

J'ai, certes, des circonstances atténuantes. Je n'ai jamais cessé, durant toute leur vieillesse et jusqu'à leur mort, de leur témoigner un respect et une affection réels, bien qu'un peu mesurés. Il reste que j'éprouve aujourd'hui un vague remord, celui d'un débiteur négligent qui n'aurait remboursé qu'une partie de sa dette, sans même prendre la peine de se justifier ou de s'excuser pour ses retards et ses défaillances.

Si j'écris ce texte, aujourd'hui sur mon grand-père, demain sur ma grand'mère, c'est aussi pour payer cette dette, en dépensant à mon tour, comme ils l'ont fait pour moi sans compter il y a un demi-siècle, un peu de mon temps et de mon énergie pour leur dire mon affection et évoquer leur mémoire. Pour laisser d'eux, aussi, une trace écrite et éviter ainsi que tous ces souvenirs ne disparaissent à tout jamais avec les derniers de ceux qui les ont côtoyés de près : ma mère, ma tante, moi-même...



Moi, ma mère et mes grands-parents
avec un ami au début des années 1970



Mon grand-père avec moi bébé

Donc, mon grand-père m'aimait beaucoup. Je pense même que c'est l'homme qui m'a le plus aimé. Mais son amour était si régulier, si inconditionnel, si discret dans ses manifestations, que je ne me rendais pas bien compte de sa force. En plus, il n'était pas très brillant et il ne parlait pas beaucoup. Pas comme mon père, qui m'éblouissait, les rares fois où je le voyais, par l'évocation fascinante des sommités artistiques qu'il fréquentait. Pas comme mon oncle, un peu froid et critique vis-à-vis de moi, que je considérais dans mon enfance comme un grand chercheur en médecine et comme un intellectuel extrêmement brillant.

Avec son petit commerce de maroquinerie, son âge déjà avancé quand j'étais enfant, son caractère taciturne, mon grand-père n'avait pas grand-chose pour susciter mon admiration. D'ailleurs, il ne cherchait pas à se faire admirer, il cherchait à trouver un peu d'argent pour me faire manger les bonnes soles et les bons foies de veau que me préparait ma grand'mère dans sa petite cuisine. Et en plus, les premières années du moins, il n'était pas toujours à la maison, puisque son métier de représentant de commerce, qu'il a continué à exercer jusqu'à un âge avancé - plus de 80 ans, je crois - l'éloignait encore assez souvent de Paris dans les années 1960. Donc, non seulement les souvenirs que j'ai de lui ne sont pas très chatoyants, mais en plus, je n'en n'ai pas beaucoup.

Et pourtant, en faisant un peu travailler ma mémoire, je vois peu à peu ces souvenirs ressurgir et se mettre en place pour tracer un portrait en pointillés de cet homme. Il manque bien quelques éléments du puzzle, mais la forme et la couleur se précisent. Et, pour le reste, pour décrire sa jeunesse et son âge adulte, lui que je n'ai connu que vieux, il y a heureusement, la mémoire de ma mère que j'ai précieusement recueillie. Cela reste encore un peu désordonné dans mon esprit, mais au fond, je préfère qu'il en soit ainsi¹.

Voici la première image qui me revient : je devais avoir 10 ou 11 ans. Ma famille - c'est-à-dire ma mère et mes grands-parents avec lesquels je vivais dans un trois-pièces de la rue Caulaincourt, à Paris - donnait beaucoup d'importance, comme moi à mes résultats scolaires, et j'étais déjà très farceur. Je rentrai donc un soir de juin du lycée en annonçant, l'air décomposé, que le conseil de classe de fin d'année venait de décider mon redoublement – information d'ailleurs absurde au regard de mes bons résultats au long de l'année. Puis j'attendis avec jubilation les réactions de ma famille. Cela n'a pas manqué : cris de désespoirs de ma grand'mère, amers reproches de ma mère... Je buvais du petit lait, jouissant avidement des ravages provoqués par mon mensonge pervers (quel mauvais fond, déjà !!!).



L'immeuble de la rue Caulaincourt où j'ai passé mon enfance

¹ Dans la suite du texte, sauf indication contraire, les parties entre guillemets sont des citations de ma mère Renée Hatem.

Seul mon grand-père restait silencieux. Puis, au bout d'un moment, il s'approcha de moi et me dit à peu près ceci : « *Mais ce n'est pas grave, cela, un redoublement. Tu feras mieux l'année prochaine.* » Et je crois qu'il est même allé jusqu'à proposer de m'emmener au restaurant pour me consoler.



Mon grand-père avec moi enfant

A ce moment-là, c'est moi qui suis resté bouche bée. Dans l'échelle des valeurs familiales, avoir de mauvais résultats scolaires revenait à violer totalement le contrat implicite qui me reliait à mes ascendants. C'était par exemple beaucoup plus grave que de blesser un copain en se battant avec lui dans la cour de récré, et à peine moins grave que de chiper dans un magasin. Que mon grand-père fasse preuve, dans ces circonstances extrêmes, d'une telle indulgence à mon égard m'a profondément désarçonné. J'ai compris avec beaucoup d'émotion, malgré mon jeune âge, avec quelle force inébranlable il m'aimait. Je me suis également senti très coupable d'avoir voulu lui jouer ce sale mauvais tour, et j'ai assez rapidement mis fin, plein

d'une honte confuse, à ma mauvaise plaisanterie - aveu qui m'a d'ailleurs valu une autre bordée de reproches violents de ma mère et de ma grand-mère, mais pas de mon grand-père, simplement satisfait de cet heureux épilogue.

Mon grand-père était représentant indépendant en maroquinerie. Je me souviens avoir passé, enfant, de longues heures dans son bureau, situé au fond d'une cour, au premier étage d'un immeuble de la rue Bleue, près du métro Cadet, à Paris. Pour y accéder, il fallait monter un étroit et sombre escalier en colimaçons, avec des marches toutes pourries et poussiéreuses, au bois rongé et éclaté par l'humidité, l'usure, le temps. On rentrait ensuite, en poussant la porte, dans une première pièce. Au centre, une immense table rectangulaire en bois, où était déballée la marchandise : des portefeuilles en cuir noir ou marron foncé, des porte-monnaie de toutes les formes et de toutes les couleurs. Sur le côté gauche, un petit bureau avec une chaise. Sur le côté droit, une cheminée surmontée d'une grande glace qui trône maintenant dans le salon de ma mère. Au fond, sur la droite, une porte qui donnait sur une seconde pièce toute sombre, aux allures de remise, où étaient entreposés vieux meubles, caisses hors d'usage et marchandises diverses. Entre le bureau et la porte de la remise, s'étendaient de très larges et hautes étagères à alvéoles, où chacun des modèles était soigneusement rangé, enveloppé de papier-soie, dans une petite boîte plate et rectangulaire, la plupart du temps blanche.



L'immeuble du bureau de mon grand-père, rue Bleue



Hôtel pour voyageurs de commerce dans les années 1930

Au temps de mon enfance, c'est-à-dire à la fin des années 1960, le système de distribution qui faisait vivre mon grand-père et sa famille était déjà en train de décliner. Il s'agissait en gros, de se fournir en pièces de maroquinerie auprès de petits producteurs français, comme il y en avait encore beaucoup dans les années 1950, souvent des simples artisans travaillant en famille et à domicile ; puis d'aller vendre ces portefeuilles et ces porte-monnaie aux quatre coins du pays, à des commerces tout aussi modestes : petites boutiques, buralistes munis d'une étagère d'exposition de maroquinerie. Les transports, les communications étaient évidemment beaucoup moins faciles qu'aujourd'hui. Pour établir un contact entre tous ces minuscules producteurs et détaillants, perdus chacun au fond de sa province, des cohortes de représentants parcouraient sans relâche toutes les routes et tous les chemins de fer de France. C'était un tout petit commerce, lent, besogneux, fatigant, médiocre. C'était le métier de mon grand-père.

Mais vers la fin des années 1960, tant la production que les réseaux de distribution étaient en voie de concentration et de modernisation. Les grosses entreprises, dont certaines, déjà, étaient étrangères, disposaient de leurs propres réseaux commerciaux. Les petits commerces commençaient à disparaître, et les acheteurs des premières grandes surfaces négociaient directement avec les industriels. L'écosystème qui avait permis à mon grand-père de vivre pendant 50 ans était donc en voie de disparition.

Je me souviens avoir entendu, de temps à autres, ma grand'mère évoquer ce problème à demi-mots : tel bon client avait fermé, tel fournisseur avait mis en place son propre réseau de représentants salariés, tel autre avait conseillé à mon grand-père de prendre sa retraite. Mais c'est, curieusement, lors d'une émission consacrée à la conquête spatiale, dans les années 1970, que j'ai moi-même pris conscience que mon grand-père n'était plus « dans le coup ». Entendant le présentateur expliquer, admiratif, que des astronautes américains avaient fait le tour de la terre en 92 minutes seulement, il s'était exclamé : « *Mais à quoi ça sert ? Ils ne peuvent même pas voir le paysage !!* » Il venait, il est vrai, d'une époque où il fallait près de 20 heures pour faire le trajet Paris-Nice en locomotive à vapeur ; alors, 92 minutes pour faire le tour de la Terre, ça le dépassait un peu, le pauvre homme !



Mes grands-parents dans les années 1950



Moi enfant vers l'âge de cinq ans

Je passais donc de longues heures à jouer dans la remise de la rue Bleue en compagnie de mes grands-parents, et cela a même été à l'origine de ma première vocation professionnelle. Avant de vouloir être journaliste, comme mon père, ou bien chercheur, comme mon oncle - en tout cas certainement intellectuel, comme tous les deux - j'ai en effet rêvé que j'étais représentant en maroquinerie.

Mais, à la différence de mes autres idéaux, ce rêve commercial ne se situait pas dans un lointain et hypothétique futur, mais dans le présent immédiat. En fait, cela a été l'un de mes premiers jeux.

Mon grand-père m'avait en effet cédé à prix d'ami (c'est-à-dire donné) un lot de pièces de maroquinerie que je stockais précieusement dans un petit débarras, situé au fond de

l'appartement de la rue Caulaincourt, afin de pouvoir les mettre en vente. Ma clientèle était composée de trois personnes : ma mère, ma grand-mère et ma tante. Le principe de l'opération consistait à leur vendre les pièces à un certain prix - disons 3 francs - puis à les leur racheter, quelques jours ou quelques heures plus tard, en fonction de mes besoins de trésorerie, à un prix inférieur - par exemple 2 francs.

Je consacrais le bénéfice de cette astucieuse combinaison commerciale à l'achat de petits soldats en plastique qui constituèrent l'embryon de ma future collection de figurines napoléoniennes. Son avantage principal par rapport à des opérations plus classiques résidait, vous l'aurez peut-être compris, dans le fait qu'elle était susceptible de se reproduire à l'infini, sous réserve bien entendu de la bienveillance de mes trois clientes.

Je pouvais même parfois mon audace à proposer à mon fournisseur lui-même de me racheter les pièces qu'il n'avait cédées. Il faut croire qu'il était intéressé par ma marchandise, puisque j'ai pu ainsi réaliser plusieurs opérations particulièrement juteuses : 50 centimes, 1 franc, voire deux francs pour les très grosses transactions.



Mon grand-père avec moi bébé

En fait, j'étais un peu un « enfant gâté », environné de l'amour sans limite de ma mère et de mes grands-parents qui avaient reporté sur moi toute leur affection filiale. Ma mère m'a rappelé récemment un mot que j'aurais dit quand j'avais environ trois ou quatre ans : « - *Moi, j'ai ma Mémé, ma Maman, mon Bon-papa, ma Tantine, mon Bernard et mon Gilbert*². *Mais je préfère mon Bon papa, parce c'est le plus obéissant* ».

² Frère de mon oncle par alliance Bernard.



Mon grand-père avec moi après son opération de la cataracte

L'affection de mon grand-père pour moi a commencé le jour de ma naissance. Elle a tout de suite été, d'après ma mère « *dévorante, presque irraisonnée* », même si elle est toujours restée discrète et silencieuse. Avant ma naissance, il avait souvent évoqué l'idée de me mettre en nourrice, peut-être parce que, ma mère n'étant pas mariée – fait impensable pour un juif pieux né à Constantinople vers 1890 – mon apparition constituait une sorte de tâche morale sur la famille. Mais ces dispositions hostiles n'ont apparemment pas résisté à sa première visite à la maternité de l'hôpital Lariboisière, et mon grand-père m'a immédiatement adopté. Revirement d'attitude qui n'est sans doute pas étranger au fait que j'étais un garçon – le seul de sa descendance – et que j'allais porter son nom. Une anecdote, racontée par ma mère, résume l'affection immodérée dont il m'entoura depuis lors :

« *Quand tu es arrivé au monde et que tu as eu le bon goût d'être un garçon, ton Bon-Papa a littéralement fondu. Il était merveilleux. Tu étais complètement roux quand tu es arrivé au monde. Et pour lui, qui était un homme du Moyen-Orient, un bel homme est un homme brun. Alors, il a dit quand il t'a vu : « - C'est le plus beau de tous, c'est le plus brun », alors que tu avais les cheveux quasiment rouges. »*

Il paraît, d'après ma mère, que je lui rendais bien la pareille : « *Celui dans les bras desquels tu aimais le plus te trouver, c'était ceux de ton grand-père, peut-être parce qu'il était grand et fort et que c'étaient les plus confortables. »*

En rentrant de la maternité, ma mère s'était installée avec moi chez mes grands-parents, et mon grand-père, tout oriental qu'il était, était toujours disponible pour s'occuper du bébé. En témoigne cette anecdote : « *Un jour, nous avons demandé à Bon papa de te donner le biberon. Si on lui avait demandé de porter les Saint sacrements ou les tables de la loi du mont Sinai, il n'aurait pas été plus attentif à la manière dont il te tenait. Il était bouleversant. »*

Pourquoi cette affection sans partage pour moi ? Au fond, je ne présentais pas pour lui que des agréments. J'étais un enfant naturel. Pour un juif oriental un peu traditionaliste, ce n'était pas forcément très agréable d'être le grand-père d'un « bâtard », situation encore relativement rare à l'époque. Plus tard, je n'ai même pas pu passer ma communion juive (la « bar-mitsva »), parce que ma mère ne m'avait pas fait circoncire par crainte d'un retour éventuel des persécutions religieuses. Là non plus, je n'ai eu jamais senti aucune crispation ou reproche à mon égard de la part de mon grand-père, alors même que cela touchait au cœur de ce qu'un homme de l'Orient, croyant ou plutôt pratiquant, peut souhaiter transmettre à sa descendance.



Avec moi au Château de Nice



Mon grand-père avec ma cousine Nathalie bébé

Pour expliquer cette bienveillance, ou plus exactement le fait que mon grand-père ne m'ait jamais reproché de n'être pas exactement ce qu'il aurait pu souhaiter que je sois, je peux seulement avancer un faisceau d'hypothèses : peut-être aimait-il simplement beaucoup les enfants, au point qu'il aurait aimé être instituteur, comme me l'a récemment rappelé ma tante ? Peut-être était-il si content que son nom perdure à travers

son seul héritier mâle que cela effaçait tout le reste à ses yeux ? Peut-être la douleur d'avoir vu mourir la moitié de sa famille, décimée par les Nazis, durant la guerre, l'avait-elle conduit à assouplir la rigidité de ses principes religieux et moraux ? Peut-être étais-je une compensation à tous les malheurs qu'il avait traversés, une sorte de tendre refuge face à la dureté de l'existence ?

Lorsque je suis né, son commerce était en grave difficulté et menacé de faillite. Non parce que les ventes étaient mauvaises, car les 15 années de l'après-guerre ont été plutôt, dans l'ensemble, une période de prospérité et d'expansion, y compris pour les petits commerçants ; mais parce que mon grand-père n'avait pas su correctement calculer et répercuter la TVA, impôt nouvellement créée. Il était donc débiteur d'une très grande somme vis-à-vis du fisc. Cette situation, qui a duré plusieurs années, l'affectait beaucoup, et ma présence était pour lui une consolation. « *Il n'a de répit que quand il est avec Fabrice* » a dit un jour, à cette époque, ma grand-mère à ma mère.

Il paraît que j'ai passé, étant enfant, beaucoup de vacances en famille ou même seul avec mes grands-parents, à Aix-les-Bains, à Evian, à Nice... Parmi les quelques souvenirs que j'ai de ces moments, très peu se rattachent à mon grand-père ... Et encore : ce sont pour ainsi dire des photos de groupes dans l'album de ma mémoire, comme ces parties de cartes réunissant autour d'une grande table un groupe de vieilles personnes. Dont, parmi d'autres, mon grand-père, que l'on voit de dos sur la photo ci-contre.



Mon grand-père, de dos, jouant aux cartes avec ma grand'mère et mes arrière-grands parents (au fond)

Il y avait aussi les déjeuners de famille du dimanche, réunissant mes grands-parents, ma mère, mon oncle et ma tante, plus tard ma cousine Nathalie... Mais là encore, il me reste peu de souvenirs propres à mon grand-père. Je me souviens simplement qu'il y avait un côté « mur des lamentations » dans ces déjeuners, dont les participants ne manquaient jamais d'évoquer, avec beaucoup de tristesse, les membres de ma famille qui avaient été déportés : Tonton Sauveur, Tata Tildi, Ernest, Janine, noms si souvent évoqués qui résonnent encore dans ma mémoire.



Profil de mon grand-père
en ombres chinoises
(fin des années 1950)

Cette « transparence » de cet homme dans mes souvenirs d'enfant et d'adolescent s'explique un peu par son métier de représentant, qui l'amenait à beaucoup voyager. Mais dès la fin des années 1960, l'âge venant, je crois qu'il se déplaçait moins. Mais mon grand-père était aussi un homme très discret et assez peu disert. De plus il était un peu marginalisé par une progéniture intellectuellement plus évoluée que lui : ma tante agrégée d'italien, son mari médecin des hôpitaux, ma mère avocat, etc. Mais même lorsqu'il était seul avec moi, je ne me souviens pas de beaucoup de conversations en tête-à-tête, sauf les assez rares fois où il m'avait parlé de son enfance à Constantinople.

Le seul moment où il se détache fortement est celui de la fête juive de Pessah : une fête très familiale où le maître de maison joue un rôle important dans l'organisation des cérémonies. Je crois que jusqu'à sa mort, mon grand-père n'a jamais failli à ce rite qu'il maîtrisait parfaitement. Je me souviens encore de lui, portant le châle de prière, pendant que nous l'écoutions lire les textes sacrés en

Hébreu, tous debout autour de la table du Seder.

Il m'avait aussi appris à jouer au jacquet turc. Je passais de longues heures, enfant, à faire des parties avec lui et surtout avec ma grand'mère.

Le jeu était enfermé dans une sorte de caisse en bois rectangulaire et creuse constituée de deux parties rabattues l'une sur l'autre. A l'extérieur, figurait une marqueterie aux dimensions d'un jeu d'échecs.



Ma mère me montre le jeu de jacquet de mon grand-père, qu'elle a conservé



L'intérieur du jeu de jacquet

Quand on ouvrait les battants, on trouvait à l'intérieur de gros pions en bois rond et un tapis de jeu en velours vert, collé sur la face intérieure du caisson. La passion de mes grands-parents pour ce jeu était semble-t-il encore plus forte que l'amour qu'ils me portaient, car je me souviens que je perdais la plupart des parties, y compris avec mon grand-père, pourtant si indulgent avec moi dans toutes les autres circonstances...



Moi vers 18 ou 20 ans

A mesure que les années passaient, se sentais d'élargir la distance qui me séparait de mes grands- parents. Je les aimais bien, mais ils étaient trop vieux pour moi. J'avais besoin de liberté. Vers l'âge de 17 ans, je décidai de refuser désormais de partir en vacances avec eux. Les découvrant un jour, sagement assis, l'air presque gênés d'être là, à mon arrivée à Nice, alors que ma mère m'avait promis que nous ne serions pas en leur compagnie, je repartis immédiatement pour Paris, furieux contre ma mère, mais aussi empli d'une confuse culpabilité envers ces deux vieux qui, je le comprenais bien, n'y pouvaient rien.

Au début des années 1970, exaspéré de vivre avec mes grands-parents, qui plus est dans la même pièce que ma mère, j'engageais une sorte de guérilla domestique pour obtenir que celle-ci accepte de déménager pour habiter dans un appartement séparé. Mais je ne me souviens pas, à part deux ou trois incidents très brefs et limités, être jamais entré en conflit grave ou durable avec mon grand-père.

Lorsque j'atteins 20 ans, celui-ci me fit cependant part, à plusieurs reprises, de ses inquiétudes concernant mes fréquentations et mon avenir. Je me rappelle un incident où il me mit en garde contre l'une de mes petites amies, qu'il qualifia, à mon grand agacement, de « gourgandine », et qui, effectivement, ne me rendit pas très heureux par la suite.

Un autre jour, comme j'étais assez mal habillé à l'époque, il m'emmena acheter un costume chez Latreille, une grande boutique de prêt-à-porter très ancienne de la rue Saint-André des Arts, au quartier latin. C'était là qu'il achetait lui-même ses costumes avant-guerre, et il s'en souvenait comme d'une bonne adresse. Nous étions vers 1975, mais le cadre avait assez peu changé depuis, disons, les années 1950. Inutile de vous dire que j'ai trouvé cela plus que vieillot, et mon costume de velours sombre, très démodé. Mais comme j'aimais bien mon grand-père, que j'étais sensible à son attention, et que je me fichais complètement, à l'époque, de la manière dont j'étais habillé, j'ai pris le costume et je l'ai chaleureusement remercié. Mais enfin, je comprenais bien, avec d'ailleurs beaucoup de tendresse pour lui, qu'il était un peu dépassé désormais.

Vers les derniers temps de sa vie, lui qui avait toujours été si gentil et généreux avec ses filles avait développé une sorte de paranoïa sénile : il croyait être en procès avec ma mère, et la chassait parfois de la maison comme une fille indigne. Alors, ma mère partait, faisait le tour du pâté de maison en attendant que la crise passe et remontait cinq minutes plus tard. Un jour, il s'était effondré en larmes en lui disant : « *Voilà, ma fille, toutes mes mauvaises pensées sont passés dans ma tête, je vois bien que je me faisais des idées. Maintenant, c'est fini, tout ça* ». Elles et ma grand-mère ont été très contentes. Et puis, une demi-heure plus tard, il a été repris par son délire paranoïaque.



Mes grands-parents âgés sur la promenade des Anglais à Nice

C'est à l'occasion d'une de ces crises que je l'ai entendu, une seule fois, traiter ma mère de « fille mère » ou de « fille perdue » en essayant de la frapper. Cela m'a beaucoup choqué, beaucoup blessé et fait beaucoup de peine, car cela ne ressemblait pas du tout à mon grand-père. Mais je ne lui en ai pas vraiment voulu, car j'étais assez adulte pour comprendre qu'il était très vieux et un peu malade.



Mon grand-père et moi, à Paris

Après sa mort, ma grand-mère m'a demandé d'aller à la synagogue pour réciter pour lui le Kaddish, la prière des morts. Comme je n'étais pas circoncis religieusement et que je n'avais pas fait ma Bar-Mitsva - à mon grand regret d'ailleurs - cette idée m'était très désagréable. Depuis l'échec de mon intégration religieuse, je m'étais mis en distance totale avec le judaïsme, non sous sa forme culturelle et politique, mais dans ses manifestations religieuses. L'idée d'entrer dans une synagogue m'était devenue presque odieuse, par un mélange confus de honte, de sentiment d'indignité et d'injustice. J'avais l'impression, en disant cette prière, d'être un peu comme un escroc ou un menteur, puisque je n'étais pas vraiment juif. Mais le rabbin, qui avait les idées larges et à vrai dire manquait un peu de troupes, a réussi à me convaincre. Et surtout je ne voulais pas faire de peine à ma grand-mère qui tenait beaucoup à cette cérémonie. Alors, j'ai appris phonétiquement le Kaddish et je suis allé le réciter. Mais ce fut pour moi une épreuve si pénible que je refusai, un an plus tard, de réitérer cette prière comme c'est la coutume. Le temps avait passé, la douleur de ma grand-mère était moins grande, et la seconde cérémonie s'est déroulée sans moi. Depuis, je crois que je n'ai plus jamais remis les pieds dans une synagogue.

Mon grand-père, Léon Hatem, est mort un matin de 1985. Depuis plusieurs jours déjà, il ne bougeait, ne parlait et ne respirait presque plus. Il était devenu comme l'image vivante de sa propre mort, et l'on voyait bien que la fin était proche. J'étais resté la veille dormir chez mes grands-parents, dans notre appartement familial de la rue Caulaincourt, et j'avais pu l'embrasser une dernière fois, avant de partir au travail, soulagé qu'il ait passé la nuit. Il était déjà quasiment inconscient, mais j'ai toujours gardé depuis dans mon cœur le sentiment rassurant d'une sorte de devoir filial accompli. Je l'avais accompagné jusqu'au bout de sa dernière nuit, et ne l'avais quitté que lorsque la lumière du soleil était réapparue.

Ce n'est pas comme pour ma grand-mère, ma chère Mémé, que j'ai laissée, quelques années plus tard, mourir toute seule, dans un hospice pour personne impotentes situé au-delà de Creil : je n'en suis pas entièrement responsable – c'était si loin, je n'avais pas de voiture, on ne m'a pas prévenu à temps – mais ce remords me poursuivra tant que ma mémoire sera vivante.

Je travaillais à l'époque à la direction économique d'EDF. Ce matin-là, ma secrétaire m'appelle, me tend le téléphone, et j'entends la voix de l'une des cousines de ma mère qui me dit : « *Ton grand-père n'est plus là* ». Derrière elle, j'entendais, un peu étouffés par la distance, les pleurs de ma grand-mère, Emilie Hatem, née Dana, qui disait quelque chose comme « *Léon ! Mon Léon !* ».



Ma grand-mère Emilie Hatem



Mes grands-parents le jour de leur mariage

Cela faisait 65 ans qu'ils étaient mariés ensemble. Ma grand-mère venait d'une famille de Juifs tunisiens pauvres, les Dana, mon grand-père d'une famille de Juifs turcs très aisés, les Hatem. Tous deux avaient émigrés en France dans les premières années du XXème siècle. A l'époque, les mariages – surtout chez les Juifs orientaux immigrés de fraîche date – étaient arrangés entre les familles, donnant souvent lieu d'ailleurs à des alliances multiples et croisées, à l'origine de réseaux de parenté complexes.

Nous étions en 1919. La famille de mon grand-père, Léon Hatem, que j'appelais « Bon Papa Paris » vivait à Paris. Il avait trois sœurs, dont ma grand-tante Renée, et un frère aîné, Victor. La famille de mon arrière-grand-père, René Dana, était installée à Nice. René Dana avait une sœur et quatre frères, dont mon arrière-grand-oncle Samuel. Je ne sais par quel intermédiaire – une marieuse, un rabbin, un cousin - les Hatem avaient été informés du fait que l'oncle Samuel était susceptible de se marier. Comme le père de famille, Albert Hatem, était mort, c'était au frère aîné de s'occuper de marier ses sœurs. Mais ce frère aîné, Victor, avait peu d'intérêt pour ces affaires. C'est donc mon grand-père Léon qui s'est rendu à Nice avec sa mère, Esther, dite « Nona » pour arranger le mariage de sa sœur Renée Hatem avec Samuel Dana, celui que j'appellerai, bien des années plus tard, « Tonton Sam ». Mais mon grand-père lui aussi cherchait alors à se marier. Or, le frère de Tonton Samuel, René Dana, celui que j'appellerai « Bon-papa Nice », avait trois filles : Tata Tildi, qui est morte plus tard en déportation, Emilie, ma future grand-mère, et Tata Maya. Elles étaient toutes les trois à marier. La mère de mon grand-père lui a dit : « *Il faut prendre la seconde.* » C'est ce qu'il a fait. Et ils se sont mariés en 1920, un an après Tonton Sam et Renée.



Esther, dite "Nona", mère de mon grand-père



Le souk de Tunis à la fin du XIXème siècle

Les Dana étaient, comme je l'ai dit des juifs originaires de Tunis. Ils avaient vécu, paraît-il, dans une assez grande pauvreté jusqu'à ce que l'un des oncles de Bon Papa Nice, Sauveur, fasse fortune en étant le premier à importer des colorants industriels en Tunisie. Il avait alors fait venir toute la fratrie Dana à Nice. Bon Papa Nice est arrivé avec ses frères, sa femme, et trois de ses enfants nés à Tunis, dont ma grand-mère Emilie. Cette smala Dana s'est alors assez vite mise à la besogne. Ils ont créé une maison de bonneterie en gros, qui s'appelait Dana Frères, où presque tous les membres de la fratrie sont venus s'incorporer à mesure de leur arrivée en France. Ils ont rapidement gagné de l'argent, et la famille de mon « Bon Papa Nice » vivait au début des années 1920 dans une assez grande aisance matérielle.

Les Hatem étaient des Juifs riches de Constantinople. Je connais plusieurs versions sur les causes de leur arrivée en France, vers 1907. Selon une première version, racontée par ma mère, le frère aîné de mon grand-père, Victor, voulait échapper à la conscription militaire que le Sultan Abdul Hamid II avait étendue aux Juifs. Ses parents, qui l'aimaient beaucoup, l'auraient alors suivi en France avec leurs autres enfants. Selon une autre version, que je tiens de ma grand'mère, la famille, qui pratiquait la profession d'agent de change, aurait été ruinée par les erreurs ou les spéculations de l'un des frères, oncle de mon grand-père. Ils auraient alors décidé de partir de Turquie. Ma tante m'a récemment rapporté une troisième version, selon laquelle des clients du père de mon grand-père, Albert, lui auraient confié des bijoux de grande valeur qu'il se serait fait dérober. Scrupuleusement honnête, il aurait remboursé ses clients jusqu'au dernier centime, ce qui aurait entraîné sa ruine, puis son départ vers la France.



La Corne d'or de Constantinople, fin du XIXème siècle



Vue du Bosphore, début du XXème siècle

Personnellement, je penche à croire que l'une des causes, au moins partielle, de l'émigration de ma famille peut se trouver dans la crainte des persécutions religieuses. Celles-ci, il est vrai, n'ont jamais physiquement touché les Juifs en Turquie, mais la façon dont étaient traités les chrétiens Grecs et Arméniens à la même époque peut avoir inspiré de sombres pressentiments à ma famille. Je n'ai cependant aucune preuve de cette assertion : mon grand-père m'a toujours parlé de la Turquie comme d'un pays très tolérant vis-à-vis des Juifs, et je n'ai pas retrouvé trace dans les livres d'histoire d'un phénomène massif d'émigration de ses coreligionnaires au début du XXème siècle.

Quoi qu'il en soit, lorsque ces Hatem arrivent à Paris, avant 1910, ils auraient encore été pourvus, contrairement aux Dana, d'une fortune assez considérable. Mais ils ne savaient pas faire grand-chose, ou plutôt n'étaient pas aussi débrouillards que ces petits Juifs tunisiens pauvres. Ils menèrent cependant, à leur arrivée, un assez grand train de vie, jouent beaucoup et mangent assez rapidement leur capital. Pendant ce temps, les Dana accumulaient leur pécule comme des fourmis obstinées.

Voici donc mon grand-père, pauvre et malheureux jeune homme dans les rues de Paris de la fin des années 1910, avec au cœur les souvenirs dorés du Constantinople de son enfance. C'est cette dualité qui fait que ma mère l'appelle « l'homme aux deux mémoires ». Écoutons-la : « *Ton grand père, quand il racontait sa jeunesse, me paraissait avoir deux*



Le quai de Galata

mémoires : d'une part, celle du riche fils de famille dans le Constantinople de la fin du XIXème siècle ; d'autre part, celle d'un petit commis de commerce dans le Paris du début du siècle. »



L'île de Buyuk Ada aujourd'hui

Bon Papa Paris était le 3^{ème} de sa fratrie de cinq enfants. On connaît très précisément le jour de sa naissance, mais pas l'année. En effet, il est né, selon la mémoire familiale, « le jour du grand tremblement de terre. » Mais comme il y a eu deux grands tremblements de terre pendant cette période à Istanbul, l'un en 1890, l'autre en 1892, et qu'il n'y avait pas à l'époque d'état-civil en Turquie, on ne sait pas laquelle de ces deux années est celle de sa naissance.

A cette époque, il était fréquent que tous les membres d'une même fratrie habitent sous le même toit. C'est ainsi que mon grand-père a grandi au milieu de ses tantes et de ses oncles paternels, et en compagnie de ses nombreux frères, sœurs et cousins germains, dans une - ou plutôt deux - grandes maisons : la maison d'été, situé dans l'île de Buyuk Ada, au milieu du Bosphore, et la maison d'hiver, située sur la rive asiatique de la ville. Et toute la Smala Hatem se transportait en fonction des saisons d'une maison à l'autre.

Ces Hatem étaient des grands bourgeois, presque des seigneurs, riches et cultivés. Les enfants avaient des précepteurs, des gouvernantes. La nombreuse domesticité était composée de Turcs et d'Arméniens, car ceux-ci pouvaient travailler le jour du Shabbat – ce qui pour les Juifs pratiquants était un terrible péché.

Toute la smala Hatem était placée sous l'autorité de la grand-mère de mon « Bon Papa Paris », que l'on appelait « La grande Hatem ». Celle-ci recevait, lors des grandes fêtes juives, comme Kippour ou Rosh Hashana, l'hommage de toute la famille. Assise sur un grand fauteuil comme sur un trône, elle distribuait à chacun de ses petits-enfants un cadeau proportionné à ses mérites de l'année. Moment solennel où chacun recevait la récompense ou le châtiement de son comportement !!!



La partie européenne de Constantinople

Moment solennel où chacun recevait la récompense ou le châtiement de son comportement !!!

Mon grand-père allait en classe chez les jésuites allemands, dans une école située sur la partie européenne de la ville. Tous les jours, il franchissait donc le Bosphore en bateau pour s'y rendre. Il évoquait cette école sans plaisir, car les Jésuites étaient, disait-il, très durs. Mais c'est tout de même un peu grâce à eux qu'il a appris à parler sept langues : arménien, turc, grec, espagnol, allemand, judéo-espagnol, français... Il faut dire qu'à l'époque, celles-ci étaient d'usage courant à Constantinople, véritable plaque tournante entre l'Europe et l'Asie.



Mon grand-père vers 1920

Mon grand-père gardait un souvenir très fort et très ému de son enfance à Constantinople, dont il m'entretenait parfois. Il m'avait ainsi raconté que la maison d'été des Hatem donnait directement sur la mer. On y trouvait une grande volière, car il y a beaucoup d'oiseaux dans la région du Bosphore. C'est peut-être pour cela qu'il savait si bien reconnaître les cris d'oiseaux. Dans la partie de la maison dévolue à ses parents, il avait aussi creusé une petite chatière dans une porte. Quand il est revenu à Istanbul en 1966, soixante ans après son départ, et qu'il a revu cette maison, la chatière était toujours là. Ma grand-mère, qui m'a raconté cette anecdote, a cru qu'il allait s'évanouir.

Quand j'avais environ 20 ans, il m'avait emmené dans une synagogue de la rue de la Roquette, de rite judéo-espagnol, pour, m'avait-il dit, « *que tu connaisses cette manière de prier* ». Dans le souvenir de mon grand-père, tout était merveilleux à Constantinople : les pêches étaient grosses comme des pommes, les pommes comme des citrouilles... Cette exagération épique agaçait beaucoup ma grand-mère, qui lui disait : « *Et les derrières des femmes, ils étaient comme des camions ?* »

Sans doute en effet ces souvenirs étaient-ils quelque peu embellis dans l'esprit de mon grand-père par le contraste avec la situation médiocre dans laquelle il avait été réduit après 1910. Comme quelques années plus tard les aristocrates Russes Blancs chassés par la révolution russe, ces riches Juifs levantins ne savaient pas faire grand-chose de leurs mains. De génération en génération, les fils se contentaient de prendre la succession de leur père dans la gestion du patrimoine familial et étaient élevés dans cette perspective. Mon grand-père était d'une grande distinction de manières, d'une éducation raffinée, mais ne connaissait précisément aucun métier. Cette situation, qui pouvait fort bien convenir à l'époque à l'héritier d'une dynastie familiale d'agents de changes ou de prêteurs, posait problème pour un jeune homme parisien sans ressources.

Or, assez rapidement après l'arrivée des Hatem à Paris, où ils avaient d'abord mené un assez grand train de vie, ce qui restait de leur fortune levantine s'était dissipé. Le père de mon grand-père était mort, et celui-ci avait dû se mettre à travailler pour nourrir sa famille. Comme il ne savait rien faire, il exerça plusieurs métiers de commerce. Ma mère m'a parlé de l'un d'eux : « *Il était commis plumassier, c'est-à-dire qu'il se promenait dans Paris avec son grand faitout plein de plumes. Il allait vendre à des modistes et à des chapeliers ces plumes destinées à orner les vêtements et surtout les chapeaux. Tu vois c'était encore Balzac, Zola, le XIXème siècle...* » Mais il travaillait aussi pour des tailleurs : « *comme il était très grand, assez beau et très élégant, il a même été mannequin avant la lettre : son tailleur le prenait en photo avec les costumes qu'il fabriquait pour montrer ses modèles à ses autres clients.* »



Les Grands boulevards à Paris à la Belle époque



Omnibus à Paris à la Belle époque

Mon Bon papa vivait ainsi la vie des jeunes commis parisiens désargentés. Pour se déplacer, ils montaient sur l'impériale des omnibus, parce c'étaient les places les moins chères et aussi parce, de là, on pouvait regarder l'intérieur des maisons par les fenêtres du premier étage. Et si par chance, ils voyaient une femme un peu déshabillée chez elle, ils se mettaient à crier à et siffler. Le soir, ils allaient prendre un bock sur les terrasses des cafés des grands boulevards. Les gens se parlaient de table en table. C'était vivant, chaleureux. Mon grand-père aimait aussi

beaucoup aller au théâtre, où il s'installait tout en haut, au « poulailler », là où le prix des places était le plus modeste.

C'est aussi à cette époque, juste avant la première guerre mondiale, qu'il a entendu les discours de Jaurès, qui l'ont profondément marqué. « *Quand il en parlait, des dizaines d'années plus tard, il en avait encore les larmes aux yeux* » m'a raconté ma mère. Cela explique sans doute pourquoi il a longtemps ensuite été fidèle à la gauche, notamment au moment du Front Populaire.

Ensuite est arrivée la guerre de 1914. Comme mon grand-père était immigré de Turquie, il risquait d'être envoyé en camp de concentration, car la Turquie était aux côtés des allemands. Mais, en fait, il n'avait ni la nationalité française, ni la turque, et portait sur ses papiers la mention « Israélite du Levant ». Il avait envisagé de s'engager, dans la fièvre nationaliste, mais finalement, il n'a pas fait la guerre.



Discours de Jean Jaurès

Sur cet épisode, j'ai recueilli deux versions radicalement différentes : celle de ma grand'mère, qui disait que Bon Papa avait effectivement fait les démarches nécessaires pour s'engager, mais que l'armée française n'avait pas voulu de lui, du fait de ses origines ; et celle de ma mère, qui affirme qu'il a au contraire tiré parti de celles-ci pour éviter d'aller à la guerre : « *il ne l'a pas fait. Il a préféré subir l'opprobre. C'était un beau jeune homme et il se faisait insulter : « embusqué, embusqué ! » Mais il préférait ne pas se faire trouer la peau pour le général Nivelle. C'était une forme de courage.* »³

³ J'ajoute, pour éviter toute réflexion déplacée, que ma famille a récolté, au long du vingtième siècle, une impressionnante moisson de décorations et de médailles militaires françaises, avec en particulier plusieurs mentions « mort pour la France ».



Ma grand'mère jeune fille

Mon grand-mère épouse donc ma grand'mère en 1920. Ils viennent s'installer à Paris, au 46 rue Caulaincourt, au bas de la butte Montmartre. Ma grand-mère Emilie était née à Tunis, seconde d'une fratrie de quatre enfants : trois sœurs et un frère. Mais, comme elle était très jeune quand la famille Dana est arrivée à Nice, elle ne gardait pratiquement aucun souvenir de l'Afrique du Nord. C'était une assez jolie femme, petite, un peu ronde, pleine de bons sens, très équilibrée, avec un visage intelligent et souriant, et qui a gardé très longtemps un aspect juvénile : « *quand j'avais quinze ans et que je me promenais avec ta grand-mère, les gens nous prenaient pour*

deux sœurs » m'a raconté ma mère. Elle avait reçu une éducation assez traditionnelle, mais avait tout de même poussé assez loin ses études, puisqu'elle était titulaire du brevet supérieur, qui était à l'époque l'équivalent du baccalauréat pour les filles. Je me souviens qu'elle maîtrisait parfaitement la grammaire française dans ses plus fines subtilités. Elle avait également une culture littéraire et musicale appréciable et était dotée d'une très bonne oreille : elle savait reconnaître n'importe quelle note et chantait très juste.

Ils ont eu deux filles : Renée, ma mère, née en 1923, et Huguette, ma tante, née en 1931. Quelques années avant la naissance de ma mère, un premier fils aîné, Albert, était mort juste après l'accouchement. L'essentiel de leur existence jusqu'à la guerre s'est passée à Paris, avec cependant de nombreux et longs épisodes niçois, liés notamment au mauvais état de santé de ma grand-mère, atteinte de coliques néphrétiques à répétitions qui entraîneront l'ablation d'un rein. Cette double vie de la famille Hatem – alternativement parisienne et niçoise – fut sans doute facilitée par la nature du travail de mon grand-père, qui ne l'obligeait pas à occuper un poste sédentaire.



Ma mère et ma grand'mère sur la promenade des Anglais

Celui-ci était en effet représentant de commerce. Son travail consistait à aller vendre dans tous les coins de la France différents types d'objets



Mon grand-père

fabriqués dans d'autres endroits du pays, tout particulièrement de la maroquinerie. Il travaillait en partie comme employé et en partie à son propre compte. Il voyageait donc beaucoup à travers toute la France, acquérant ainsi une connaissance du pays qui sera d'un précieux secours à notre famille en 1940, au moment de l'invasion allemande et de l'exode. Ma mère se souvient : « *A l'époque, les représentants de commerce étaient comme une confrérie. Ils se retrouvaient d'hôtels en hôtels, où ils mangeaient ensemble à la table d'hôtes. Mon père m'emmenait parfois avec lui, pour me récompenser quand j'avais bien travaillé à l'école. Je me souviens bien de certaines soirées, comme lorsque nous avons diné à la table d'hôtes de l'hôtel du Cheval blanc, en 1937, à Angers.* »



Mes arrière-grands-parents,
Bon-Papa Nice et Mamie Nice

Il n'a jamais connu, cependant, un très grand succès dans sa profession, comme me l'a expliqué ma mère : « *Ton grand-père maternel avait peut-être l'allure d'un prince, mais il n'avait pas l'esprit d'un grand commerçant. Il aurait été un excellent diplomate, un excellent directeur de grand hôtel. Il avait l'art d'être aimable, il ne faisait jamais de gaffes. Mais malheureusement, ses qualités ne se sont pas retrouvées dans ses activités commerciales. Ton arrière-grand-père, Bon Papa Nice, qui méprisait un peu son gendre, m'avait dit un jour : « - ton père, c'est un colporteur » et cela m'avait bouleversée. Mais c'était un peu vrai.»*

Ma mère poursuit : « *Bon-papa Paris n'avait pas la culture, le brio de Bon-papa Nice. En plus, il était très jaloux de l'affection que je portais à mon grand-père maternel. Il existait une sourde rivalité entre eux. Ils étaient aussi très mauvais perdants tous les deux et de disputaient beaucoup quand ils jouaient au jacquet ou aux cartes. Comme Bon papa Nice avait de l'esprit, il savait mettre les gens en boîte par surprise, mais Bon-Papa Paris n'aimait pas être mis en boîte. Un jour, ce dernier a dit à son beau-père : « - Père, vous me prenez pour une tête de turc ». Et Bon papa Nice a eu le malheur de répondre : « - Je te prends pour ce que tu es. » Il a fallu attendre l'année d'après et l'échéance du Kippour suivant pour qu'ils se réconcilient. En fait, ils s'aimaient bien. Ce n'étaient pas des imbéciles, mais c'étaient des Méditerranéens, des têtes chaudes, tous les deux. Au début des années 1940, à un moment où les restrictions avaient déjà commencé, ils s'étaient disputés pour je ne sais quelle raisons. Nous déjeunions alors ensemble tous les jours à la table de ton arrière-grand-mère, celle que tu appelais Mamie Nice, et ils ne se parlaient pas ou plutôt seulement par les femmes interposées. Bon-Papa Nice me disait par exemple : « - Dis à ton père de me passer le sel ». Je demandais alors à ton grand-père de me passer le sel pour que je le passe moi-même à ton arrière-grand-père. »*

Sur le plan financier, la famille Hatem passait par des hauts et des bas. Il arrivait à mon grand-père de gagner pas mal d'argent. Mais il en perdait souvent beaucoup aux cartes, car il était très joueur, ce qui provoquait régulièrement de grosses disputes avec sa femme. Et ses revenus variaient beaucoup, comme ceux des autres membres de notre grande famille, en fonction de la conjoncture économique. C'est ainsi qu'un 1930, à l'occasion de la grande crise, les Hatem et les Dana ont littéralement tout perdu en six mois. Le commerce de bonneterie en gros de mon arrière-grand-père, Bon-papa Nice, a fait faillite. Celui-ci a alors dû abandonner son bel appartement de la rue de Cronstadt, à Nice, où il logeait de nombreux membres de sa famille, qui étaient rentrés là comme des seigneurs et en sont sortis comme des vagabonds. Quand à mon grand-père, il n'avait plus un sou vaillant à l'époque, et devait emprunter à son beau-frère ou à des cousins, qui se faisaient, paraît-il, fortement tirer l'oreille, pour pouvoir continuer à acheter de la marchandise et à travailler.



Mes grands-parents en jeunes
mariés



La famille Hatem au complet sur la promenade des Anglais : mes grands-parents, ma mère et ma tante, vers 1932

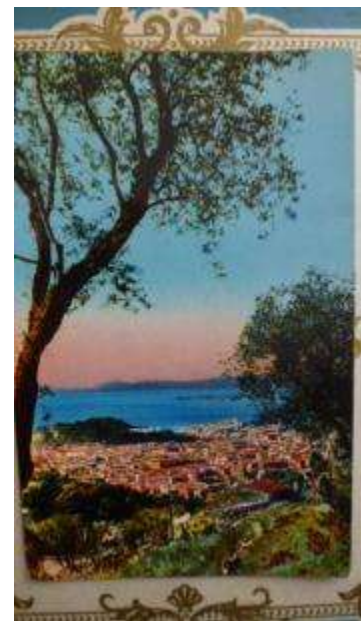
A part ses longues pérégrinations sur les routes de France, la vie de mon grand-père se partageait entre Paris et Nice, où la famille Hatem se rendait souvent pour retrouver la smala Dana, notamment du fait des crises rénales à répétition de ma grand-mère.

Ces crises très violentes et les deux opérations qui s'ensuivirent mettaient chaque fois la famille au bord de la tragédie. En 1931, alors qu'elle était enceinte de huit mois de ma tante, l'un de ces crises provoqua la naissance prématurée du bébé.

Rien n'était encore prévu, et mon grand-père dut dans l'urgence faire appel à quelques amies du quartier, qui arrivèrent sur l'heure avec des paquets de linge et de coton hydrophile pour emmailloter le nouveau-né. Une autre fois, en 1936, après la seconde opération de ma grand-mère, celle-ci sortit de la salle chirurgicale le corps et la tête entièrement couverts d'un drap pour des raisons de prophylaxie. Mon grand-père, qui attendait dans le couloir, crut que sa femme était morte et faillit s'évanouir.

La famille Hatem allait à Nice deux ou trois fois par an, et y a parfois habité pendant de très longues périodes au cours des années 1930 du fait de la mauvaise santé de ma grand-mère. Le voyage Paris-Nice durait alors 17 heures, dans d'inconfortables wagons de troisième classe, seuls à portée de leurs moyens financiers. Ils sortaient de là sales comme des charbonniers, couverts de la fumée et des escarbilles des locomotives à vapeur. Sur le quai, il étaient attendus par les familles Dana et Samama au grand complet, soit trente, voire quarante personnes après la seconde opération de ma grand-mère, en 1936.

Ma mère garde un souvenir émerveillé de la vie à Nice à cette époque : *« il faisait toujours beau. Il y avait encore très peu de voitures, seulement des phaétons tirés par des chevaux. Les collines autour de la ville étaient encore couvertes de verdure. On s'habillait de manière très élégante pour aller se promener sur le cours Albert 1^{er} et sur la promenade des Anglais. On se baignait aussi. En face du château, sur le quai des Etats-Unis, il y avait des artisans pêcheurs qui partaient le matin avec leurs petites barques prendre du poisson dans la baie des anges. Ensuite, quand ils revenaient, leurs femmes allaient les vendre en charrette dans la vieille ville. »*



Carte postale de Nice avant-guerre

Pendant que mon grand-père reprenait sa vie de colporteur sur les routes de France, la petite famille Hatem se fondait alors dans la vie communautaire de la grande smala Dana-Samama. Cérémonies à la synagogue, anniversaires, mariages, fêtes familiales, sorties entre cousins, après-midi passés à jouer aux cartes et au jacquet, ballades sur la promenade des Anglais : les occasions de rencontres étaient quasi-quotidiennes. Les jours des grandes fêtes juives, ils étaient 40 à se réunir autour de la

table : frères, sœurs, oncles, tantes, cousins et cousines. Les enfants mangeaient d'abord, les adultes ensuite. C'étaient des gens simples et naïfs : les maris travaillaient, les femmes étaient vertueuses et élevaient les enfants. La grande distraction, c'était les jeux de cartes : belote, rami, un peu de poker

...



Famille Hatem en vacances à la mer. Mon grand-père, en cravate, debout à gauche, tient un ballon d'une main et ma mère de l'autre

A Paris, la vie des Hatem étaient moins communautaire, davantage tournée vers les amis. Mes grands-parents s'étaient liés d'amitié avec quelques familles juives de la rue Caulaincourt : les Arditti, les Braun, les Levy. Ce sont les femmes qui s'étaient rencontrées en promenant leurs bébés en poussette dans les rues et les jardins de Montmartre. Ils emmenaient ensemble leurs enfants au cinéma Gaumont-Palace, à la piscine de la Jonquière, ou bien en vacances, à Berck-Plage.

Mais mon grand-père était souvent sur les routes, laissant seules les trois femmes de la famille. Quelle a été sa vie pendant ces pérégrinations ? Avait-il des amis, des maîtresses ? Quels étaient ses villes, ses hôtels préférés ? Quels souvenirs ont été les plus chers à son cœur ? Je n'ai à cet égard que de très faibles indices. Sans doute la région de l'Auvergne et de l'Allier lui étaient-elles particulièrement familières : c'est à Vichy qu'il est parti avec ma famille pendant l'exode. C'est d'Auvergne qu'il a rapporté, juste après la Libération, quelques jambons pour ma famille. Je me souviens aussi qu'il m'a parfois parlé, dans mon enfance, de Riom et de Clermont-Ferrand avec beaucoup de plaisir.

Et puis il y avait madame C. Madame C. était la veuve d'un des patrons des chemins de fer français d'avant-guerre, qui avait ouvert une jolie boutique de maroquinerie à Vichy. C'était au début de l'Occupation, vers 1941. Elle devait un peu d'argent à mon grand-père qui avait envoyé ma mère le chercher. Cette dame très distinguée avait fait preuve en sa présence d'un intérêt et d'une sollicitude pour la famille Hatem qui dépassait les strictes exigences de la relation commerciale. Et mon grand-père était encore à l'époque un très bel homme.... « Elle avait peut-être un petit faible pour ton grand-père. » Mais je ne sais rien de plus, et ma mère non plus.



Mes grands-parents et ma mère en vacances à Capvern, avec d'autres membres de la famille, près de Tarbes, en 1927

Il y a quelque chose, par contre, dont je suis certain, pour l'avoir souvent entendu dire à ma mère : c'est que c'était la fête à la maison lorsqu'il rentrait de voyage les bras chargés de cadeaux pour sa femme et ses filles : des fruits, des confiseries, des parfums... Une cousine de ma mère, Janine, morte plus tard en déportation, l'appelait même « tonton chocolat » parce qu'il lui amenait toujours du chocolat quand il venait à Nice.



Le cinéma Gaumont-Palace, Place Clichy

Guitry, qui était très en vogue à l'époque : *Pasteur, Bonne chance, n'écoutez pas mesdames, Mon père avait raison...*

Ils allaient aussi, parfois, au grand Rex où ma mère se souvient d'avoir été voir, avec mon grand-père, un film tiré d'une opérette romantique sur la musique des frères Strauss, *Les trois valses*, avec Pierre Fresnay et Yvonne Printemps, qui avait complètement tourneboulé sa tête de petite jeune fille. « *C'était l'histoire d'un même couple qui se rencontre à trois époques différentes : 1830, 1880, et 1935. Les deux premières fois, le destin les sépare, mais la troisième fois, l'amour finit par triompher, et ils se marient.* »

Les courses du dimanche étaient une autre occasion de distractions : « *pour aller à Longchamp, nous prenions un car à la place Clichy, où était écrit « Barbès-Anvers-Blanche-Clichy ». Pour revenir, je ne comprenais pas pourquoi certaines fois, nous prenions un taxi confortable et d'autres fois un omnibus bondé. Cela dépendait évidemment des gains de mon père au turf ce jour-là. Ces courses ont aussi provoqué en moi le premier sentiment fort de l'injustice, lorsque je voyais des chevaux de course confortablement installés dans des carioles tirées par d'autres chevaux.* »



L'hippodrome de Longchamp entre les deux guerres



Le pavillon soviétique à l'exposition universelle de 1937

En 1937, s'est tenue à Paris l'exposition universelle, où ma famille s'est rendue à plusieurs reprises. On y trouvait des pavillons de tous les pays du monde et de toutes les provinces françaises.

Un jour, mon grand-père et ma mère y étaient allés tous les deux manger des gaufres. Ils avaient bu un peu trop de vin au pavillon de Bourgogne et ils sont rentrés très gais à la maison. Mon grand-père a dit à ma mère : « *On va faire semblant d'être ivres* ». Ma grand'mère était, paraît-il, furieuse. Alors, mon grand-père lui a répondu : « *mais on fait semblant !* » En fait, ils ne faisaient pas tout à fait semblant, ils étaient vraiment un peu ronds tous les deux. »



Mes grands-parents dans les années 1950

Bien sûr, le fait qu'il était souvent absent de la maison isolait un peu mon grand-père de sa femme et de ses filles, qui faisaient parfois un peu bloc entre elles. Mais il était tout de même très gai, paraît-il quand il était jeune, alors que je l'ai connu plus sombre, plus taciturne, dans sa vieillesse, du fait de tous les malheurs traversés durant la guerre.

Et puis ma grand-mère était pour lui une épouse très dévouée. Des souvenirs de ma mère, ressort l'image d'un couple aimant, très uni pour affronter les vicissitudes de la vie et élever ses enfants - même s'il leur arrivait aussi, comme je l'ai dit plus haut, de se disputer, surtout quand mon grand-père était resté trop longtemps dehors le soir à jouer aux cartes. Quant à moi, tout enfant, je sentais entre eux, alors qu'ils étaient très vieux, une complicité presque fusionnelle.

Quand ils ne voulaient pas que je comprenne ce qu'ils disaient, ils se mettaient à parler entre eux en Judéo-espagnol, le fameux « ladino ».

Même leurs fâcheries ne duraient jamais longtemps et débouchaient sur une réconciliation, et, souvent, un bon souvenir. Par exemple, en 1934, ma grand-mère Emilie s'est beaucoup occupée de sa sœur Tildi, qui avait accouché de sa fille Janine à Paris. Comme la petite Janine était de santé fragile, elle se rendait très souvent à l'hôpital Bretonneau avec ma mère, pour s'occuper de Tata Tildi et du bébé. Puis, un jour, mon grand-père en a eu assez, comme il disait, « *de ces histoires de bonnes femmes* » et a dit à ma grand-mère : « *j'emmène les filles à la mer ; tu nous rejoindras quand tu en auras fini avec Tildi.* » Il a ainsi passé plusieurs semaines à la Baule en compagnie de ses filles, mais d'abord, sans son épouse. Ma mère se souvient : « *Cet hôtel, qui s'appelait Thalassa, était tenu par une irlandaise qui faisait marchait tout le monde, client et personnel, à la baguette. Ensuite, ta grand-mère est venue nous rejoindre. Elle nous avait acheté à toutes les deux un joli maillot de bain orange, avec des mouettes dessinées dessus.* »



Mes grands-parents avec des cousins avant-guerre



Défilé du Front populaire

La situation politique en France était alors assez tendue. Il y a d'abord eu la crise de 1930, puis la montée des extrêmes, puis la guerre qui approchait. A l'extrême-gauche, les chômeurs défilaient dans les rues en criant « *les soviets partout !* » et se faisaient charger par la police. A l'extrême droite, les ligues tenaient un discours xénophobe, antidémocratique, et bien sûr, antisémite.



Défilé des Ligues, 6 février 1934

Hatem a été très triste pour elle.

Les émeutes du 6 février 1934 affectèrent indirectement ma famille, d'une manière d'ailleurs fort inattendue. Mes grands-parents avaient, comme tous les petits bourgeois de l'époque, une bonne. Celle qu'ils employaient à l'époque de ces événements s'appelait Simone. Elle était surnommée « la grosse Simone », à cause de son physique volumineux. Elle avait un fiancé gardien de la paix. Ils s'aimaient beaucoup et ils allaient se marier. Mais il a été tué par les émeutiers d'extrême-droite le 6 février 1934. Elle a beaucoup pleuré et toute la famille

Quant à l'opinion modérée, elle était partagée entre deux courants, le « Front populaire » et le « Front national », c'est-à-dire, à l'époque, la droite non fascisante. Mon grand-père, qui était resté très marqué par les discours de Jaurès, était nettement en faveur du Front populaire. D'où des discussions assez animées avec certains de ses amis de la rue Caulaincourt, qui penchaient plutôt, eux, pour le Front national. Mais quand, après la victoire du Front populaire, les ouvriers ont commencé à occuper les usines et ont fait la grève « sur le tas » pendant trois semaines, ma famille, qui était alors à Nice, a, paraît-il, été un peu effrayée par les rumeurs qui circulaient : « *on disait qu'ils faisaient des orgies épouvantables, qu'ils préparaient le grand soir* », se rappelle ma mère.

La prise du pouvoir par les Nazis en Allemagne n'a pas été immédiatement perçue par l'opinion française en général, et par ma famille en particulier, comme un grave danger. L'éloignement, l'absence d'informations, la confiance dans l'armée française et dans ses chefs, conduisaient à sous-estimer le péril. Des bruits circulaient pourtant, comme me l'a raconté par mère : « *De temps en temps, on racontait des histoires horribles de gens arrêtés et tués en Allemagne,*



Hitler au pouvoir

avec leur famille qui recevait leurs cendres, mais on n'y croyait pas trop. Une fois, chez les Arditti, on a rencontré un de leurs amis qui revenait d'Allemagne et qui disait : « - Mais qu'est-ce que vous faites, vous dormez en France, ils sont en train de préparer la guerre, en Allemagne ! » Nous, on pensait qu'il était fou, que l'armée française était très puissante, avec la ligne Maginot, notre génial général Gamelin, la flotte. Bref, on avait un sentiment de sécurité. »

Petit à petit, de reculade en reculade, la France a été conduite vers la guerre. Mais, avant de basculer dans l'horreur, ma famille passa encore, pendant l'été 1939, des vacances agréables dans une belle et grande maison de Golfe-Juan, la Fouchardière. Ma mère se souvient : « *Nous étions 16. Nous faisons des repas de pâtes pantagruéliques. Tout le monde avait sa chambre. Sur la mienne, j'avais*

écrit : « Ne pas entrer, domaine de la science ». C'est là que Bon Papa, en venant de Paris, m'a appris à nager. »



Percée allemande dans les Ardennes

La guerre a été déclarée à la fin de ce séjour, début septembre 1939, juste après la signature du pacte germano-soviétique. Tout le monde était évidemment très inquiet. Ma mère raconte : « Mémé disait en pleurant : «- Léon va partir à la guerre ». Et je lui répondais : «- Mais non, il a 49 ans, on ne prend pas les gens de 49 ans ». D'ailleurs, jusqu'en mai 1940, la guerre n'a pas eu beaucoup d'impact sur la vie quotidienne de ma famille, à part les exercices de défense passive et le port du masque à gaz par les collégiens. Au front, les deux armées se faisaient face sans bouger, avec seulement quelques rares escarmouches.

Mais tout a changé en mai 1940, avec l'attaque brutale des allemands suivie de l'effondrement rapide de l'armée française. Un nouveau rôle a alors commencé pour mon grand-père : celui de guide de ma famille au milieu de dangers et d'épreuves de plus en plus redoutables. Un rôle qu'il a assumé avec beaucoup de clairvoyance et de sang-froid – aidé aussi par la chance.

Tout d'abord, mon grand-père a su faire partir ma famille de Paris bien avant le tragique exode de juin 1940. Ma mère raconte : « L'offensive allemande a déferlé en trois semaines, par les Ardennes. Fin mai, les nouvelles étaient encore bonnes : « On colmate la poche de Sedan, l'offensive allemande est stoppée ». Une nuit, on voit arriver Bon papa décomposé qui dit : « - On fait les bagages. Ils ont dépassé Reims, ils sont à 100 kms de Paris, on s'en va tout de suite ». Il n'y avait pas de panique, pas d'exode, tout le monde croyait aux fausses bonnes nouvelles de la radio. On a fermé la maison et, en partant, j'ai écrit sur le tableau noir de la salle de bains : « - A bas Hitler ! ». Au dernier moment, Mémé m'a dit : « - Il ne faut pas laisser ça, on ne sait pas ce qui peut arriver ».

Ma famille est partie dans la nuit en train pour Vichy, par la gare de Lyon. Mon grand-père était représentant, il connaissait donc tous les horaires de train par l'indicateur Chaix. Tout était alors calme dans les gares, les trains fonctionnaient normalement. L'exode n'a commencé que trois semaines après. « On est allés à Vichy parce que c'était une ville d'eau et qu'il y avait des hôtels. Ton grand-père avait de l'argent, car tout le monde avait gagné de l'argent après la fin de la crise. »



La gare de Lyon avant guerre



La ville de Vichy

Les Hatem vont passer quatre mois à Vichy, d'abord à l'hôtel du Globe, puis dans deux petits appartements dénichés par mon grand-père. Une période dont ma mère garde paradoxalement des souvenirs plutôt heureux : le collège mixte de Cusset, ses premiers émois amoureux d'adolescente, la rencontre de nouvelles amies, les pique-nique au bord de l'Allier. Mais l'horizon s'assombrit de plus en plus, avec l'arrivée des Allemands -

qui restent pendant quelques semaines à Vichy avant de repartir de la zone dite « libre » après l'armistice -, les premières mesures de couvre-feu et de rationnement, l'arrivée du gouvernement de Pétain : « Il y avait dans la ville beaucoup d'hommes politiques. Quand on sortait dans la rue, on rencontrait tout de suite un ancien préfet, un ancien ministre, etc. Puis tout ce qui restait du gouvernement est venu se réfugier à Vichy. Comme ton grand Père était un homme élégant et distingué, quand il passait dans la rue, on le prenait pour un ministre. Les gens disaient : « - Regarde : en voilà encore un !! » ».

Puis arrivent les premières mesures antisémites. En octobre 1940, un décret contraint les Juifs à partir de Vichy. La famille Hatem part pour Nice, où elle loge au boulevard du Parc Impérial, d'abord chez mes arrière-grands-parents, puis dans un appartement loué au-dessus du leur. Mais il faut le meubler. Là encore, la débrouillardise de mon grand-père assure la survie matérielle : « Il est allé à la salle des ventes et en a ramené des pouilleries pour meubler vaille que vaille l'appartement du 5ème étage » raconte ma mère.



Malgré les privations et la promulgation du statut des Juifs, la période qui s'étend d'octobre 1940 à novembre 1942 reste encore relativement tranquille : « Toute la famille était réunie. Personne n'était parti à la guerre. C'était une vie tranquille, familiale, sans joie véritable car la France était battue. On ne pensait pas beaucoup à l'antisémitisme. Il n'y avait pas vraiment de persécutions. Quelques Juifs étrangers étaient arrêtés, mais les choses ne se savaient que de bouche à oreille. Il n'y avait pas de médias pour nous renseigner. On avait dans l'esprit que les anglais débarqueraient, mais c'était quelque chose d'un peu hypothétique. On s'était endormis dans cette occupation larvée. Et puis, on ne pensait qu'à manger. On a eu tout le temps faim à partir d'octobre 1940. »



Mais le statut des Juifs, promulgué en octobre 1940, a déjà privé ma famille de son travail et de ses ressources : *« Nous ne pouvions pas travailler. Nous ne pouvions pas rentrer dans l'administration, les professions libérales, l'armée, la police, être professeurs dans les lycées, ni journalistes. Les avocats juifs ne pouvaient plus exercer. Les Juifs étaient réduits à être commerçants. Mais ceux qui étaient propriétaires de leur fonds de commerce avaient des administrateurs nommés par Vichy, qui les*

dépouillaient. Ils étaient comme employés dans leur propre fond, réduits à la portion congrue. »

« On ne pouvait pas non plus être voyageurs de commerce. Le patron de Bon-papa l'avait renvoyé avant même qu'on le lui demande. Il n'avait même pas attendu le statut des Juifs, il avait en quelque sorte devancé l'appel. Alors, ton grand-père se débrouillait comme il pouvait. Il allait chercher une marchandise lamentable à Uzerches où il connaissait des artisans. En fait, il faisait le colporteur, il allait chercher cela en douce, porte-monnaie par porte-monnaie. »

Ma famille écoute en cachette la radio de Londres, espère le débarquement comme un rêve encore lointain, suit avidement l'évolution de la guerre. Tous détestent Pétain, dont il fallait écouter les discours, quasiment au garde-à-vous, tous les trois mois. Mais la situation se dégrade de jour en jour. Trouver à manger devient une obsession quotidienne. *« A la fin de 1942, Bon papa Paris pesait 48 kilos pour plus d'un mètre quatre-vingt »*, se rappelle ma mère. De la zone occupée, arrivent des nouvelles chaque jour plus alarmantes sur l'arrestation des Juifs. Mais à Nice, il n'a y pas encore de rafles, même si mes coreligionnaires sont contraint de faire inscrire la mention « Juif » sur leur papier d'identité. Pour la famille Hatem, c'est encore une période de répit, où elle survit au jour le jour.



Le général de Gaulle à la Radio de Londres



Soldats italiens à Nice

Puis, à partir de novembre 1942, c'est l'occupation italienne, encore relativement supportable, dont les membres de ma famille ne gardent pas que des mauvais souvenirs, sans doute par contraste avec la plongée dans l'horreur qui la suivra. Mais du point de vue matériel, les choses de n'arrangent pas : pénuries alimentaires, froid glacial de l'hiver 1942-1943... Il y a maintenant

des arrestations de Juifs étrangers à Nice, mais de manière encore ponctuelle. Quelques personnes

de la famille sont également arrêtées par les Italiens, mais plusieurs sont ensuite relâchés, confortant mes parents dans une impression de relative « normalité ». Avec le recul, il faut admettre que l'occupation italienne de Nice, qui ne s'est pas accompagnée de persécutions systématiques contre les Juifs, a permis à ma famille de bénéficier par rapport au reste de la zone libre d'un répit supplémentaire d'un an auquel elle doit sans doute de n'avoir pas été totalement exterminée.



Etat major allemand devant Palais de la Méditerranée

L'occupation allemande à Nice

Mais, à l'arrivée des Allemands en septembre 1943, commence immédiatement une persécution épouvantable. Rien qu'au cours de la première nuit d'occupation, 500 à 600 personnes – juives pour la plupart – sont arrêtées. Ma mère témoigne : « *De septembre à novembre, nous sommes restés à Nice sous occupation allemande. On ne vivait plus, on apprenait tous les jours que des gens étaient arrêtés. On ne pouvait pas dormir. Il n'y avait que des voitures allemandes qui circulaient la nuit, parce que c'était le couvre-feu et parce que l'essence était rare.* »

Les gens ne sortaient pas car ils avaient peur d'être arrêtés par les allemands. Quand on entendait une voiture la nuit, c'était l'horreur, on avait peur que Gestapo ne vienne nous rafler à la maison. On avait toujours une valise avec des vêtements chauds pour emmener avec nous si on était pris. »

Les Allemands sont activement assistés par la milice française de Darnand : « *Ils ont commencé à faire la chasse aux Juifs, à faire des rafles dans les cafés. Ils arrêtaient autant que la Gestapo, et aussi pour leur compte personnel, car ils dépouillaient les gens. On pouvait être embarqués à tout moment. La vie était arrêtée. Il y avait des mouchards dans chaque quartier. Quand on les rencontrait dans la rue, on avait peur. »*



Arrestation de résistants par la Milice

« *Octobre et novembre 1943 ont été deux mois terribles. Tous les jours, arrivait la nouvelle d'une arrestation. On ne pouvait plus sortir. Ton grand-père jouait beaucoup aux cartes. Un jour, il n'était pas rentré avant le couvre-feu car la partie s'était poursuivie un peu trop longtemps. Mémé pleurait en disant : « - Léon aussi à Drancy ». Et puis il est rentré et elle ne lui a même pas fait de scène, tellement elle était contente. »*

Des membres de notre famille commencent aussi à être arrêtés, comme le second frère de mon arrière-grand-père, l'oncle Elie. « *Il a été arrêté avec sa femme Elvire, ainsi ses deux filles Andrée, qui était mathématicienne, et Eliane, qui voulait faire du théâtre. Il est mort d'une crise cardiaque quand il est arrivé à l'Hôtel Excelsor, le siège de la Gestapo à Nice. Dans un sens, il a eu de la chance. »*



Mon grand-oncle Sauveur
Dana

Quant à Sauveur Dana, oncle de ma mère, arrêté par les Italiens pour faits de résistance, il a vraiment joué de malchance : Il se trouvait dans le train qui le conduisait au camp d'internement de Modane. Alors que les prisonniers de ce camp sont libérés par les Italiens au moment de l'Armistice avec les Alliés, en septembre 1943, le train est arrêté par une colonne allemande qui descendait la vallée du Rhône. Sauveur est alors déporté à Auschwitz où il sera assassiné par les nazis.

Puis se produit une catastrophe épouvantable : la sœur de ma grand-mère, Tata Tildi, est arrêtée le 11 novembre 1943 avec son mari Ernest et sa fille Janine par les Allemands. C'est à ce moment-là que mon grand-père décide

d'emmener toute la famille se réfugier à Monte-Carlo. Le jour de l'arrestation de Tildi, complètement désespéré, aux abois, il avait d'abord demandé pour sa famille l'hospitalité de la femme de notre oncle Sauveur, Olga, qui était catholique. Celle-ci la leur refusa, non pas égoïsme, mais par bon sens : « - *Vous ne savez pas ce que sont les Allemands, moi j'ai vécu l'occupation du nord de la France pendant la première guerre ; allez-vous-en, sinon ils vous attraperont.* » Alors, ce soir-là, mon grand-père emmena sa famille faire un bon repas (enfin, ce qu'on appelait à l'époque un bon repas, c'est-à-dire un gros plat de lentilles avec du pain). Et, le lendemain, ils partirent tous pour Monte-Carlo.



Ma grande-tante Tildi et sa fille Janine



Monte-Carlo pendant l'Occupation.
Quoique physiquement présent, les
Allemands n'occupent pas
officiellement la Principauté

Ma mère se souvient : « *A Monte Carlo, au moins, il n'y avait pas de rafles, pas d'Allemands. Beaucoup de Juifs riches s'étaient réfugiés là, mais il fallait disposer de la carte de résident monégasque, qui était très chère, pour pouvoir résider légalement. On y a été malheureux, mais moins désespérés qu'on aurait pu l'être si on avait su de quoi on était vraiment menacés. On espérait toujours que « les enfants » reviendraient. On pensait qu'ils étaient dans des camps de travail. On n'imaginait pas que les allemands tuaient tout le monde. Je parlais beaucoup avec une vieille dame, madame Geisvar, dont je gardais le petit-fils. Un jour, elle m'a dit : « - A la radio anglaise, ils disent que les Allemands attrapent les Juifs, les tuent, et qu'avec leur graisse, ils font du savon ». J'ai raconté cette histoire à ton grand-père, qui m'a répondu : « - C'est cette folle de madame Geisvar qui répète les bobards de la radio anglaise ». Peut-être m'a-t-il dit cela pour me rassurer ? Ou bien l'ignorait-il vraiment ? Je ne sais pas. »*

Ma famille a été très aidée par un oncle maternel de ma grand-mère, l'oncle Eliah, qui était très riche et avait la carte monégasque. Il avait réservé pour eux une chambre dans un hôtel situé le long de la voie ferrée, à côté du casino de Monte-Carlo. Mon grand-père avait raconté à l'hôtelier que la famille habitait aux Ponchettes, un quartier de Nice récemment évacué par les allemands. Ils sont restés là un mois, en se nourrissant uniquement de légumes bouillis dans une bouilloire électrique fournie par la femme de l'oncle Eliah. Ma tante se souvient : *« le soir, pour faire passer le temps et l'angoisse, nous lisions tous ensemble les Mille et unes nuits ».*



Le casino de Beausoleil

Puis, un soir, la police allemande (ou monégasque?) fait une descente dans l'hôtel. Le patron demanda alors à ma famille de partir, non par inhumanité, mais parce qu'il n'y avait plus de sécurité pour elle dans son établissement. Ma mère se souvient : *« Ce soir-là, on errait dans les rues de Monte Carlo, on n'avait plus d'endroit où coucher. Alors, Bon papa nous a emmenées dans un bon restaurant où on a dépensé l'argent qui nous restait pour faire un bon repas. Puis il s'est produit un miracle : l'hôtelier est venu nous chercher au restaurant pour nous emmener coucher chez lui. Le lendemain, un de nos cousins, Robert, le fils de l'oncle Eliah, nous a trouvé un appartement à Beausoleil, en France, mais à deux pas de la frontière monégasque. Il était affreux, il donnait sur une cour qui servait de réserve à purin. La gardienne avait des airs de sous-maîtresse de bordel, et lorgnait sur le renard argenté de ma mère, tandis que sa fille lorgnait sur mes boucles d'oreilles fantaisie. »*

La vie des membres de ma famille, pendant ces jours sombres, n'a souvent tenu qu'à un fil, comme en témoigne cette anecdote racontée par ma mère : *« Ton grand-père a été arrêté un jour par la Gestapo à Beausoleil. Il y avait un car qui attendait les gens arrêtés en même temps que lui. Le car commençait à se remplir. Les Allemands lui ont demandé s'il était juif, il a répondu que non, qu'il était turc et musulman. Ses cousins Oscar et Michel, qui sont restés à Paris pendant toute l'occupation, n'ont jamais été inquiétés car ils avaient la nationalité turque. On ne les a pas touchés. Mais ton grand-père ne l'avait pas. »*

« Il était interrogé par deux allemands qui lui demandent s'il parle une langue étrangère. « - Est-ce que vous parlez l'allemand ? » Il a dit que non, car en général les Juifs savaient parler plein de langues et pas les Musulmans. Il entendait le dialogue entre les deux allemands qui l'interrogeaient. L'un disait : « - C'est un juif, regarde son nez ». L'autre disait : « - Non, il n'est pas juif. » Un troisième allemand est rentré en courant, en disant : « - Le car est plein, il va partir ! » Alors, l'autre a dit : « - Lassen zie



Arrestation de Juifs à Budapest en 1944

gen », c'est-à-dire « - laisse-le partir », en allemand. Bon papa a compris, mais il a eu le réflexe de ne pas bouger. On l'a laissé partir. Ton grand-père s'en est allé tranquillement, sans courir. Puis, au coin de la rue, il a pris ses jambes à son cou et il est arrivé à la maison. Il l'avait échappé encore plus belle qu'il ne pensait : en rentrant, il s'est aperçu qu'il avait dans son portefeuille un papier d'identité sur lequel était écrit « Israélite du levant ». Quand ils ont vu cela, lui et Mémé étaient décomposés. »



Germaine Toncelli, qui prêta les cartes d'identité de ses soeurs à ma famille

Ma famille devait se cacher non seulement des allemands, mais aussi de la police française, car, d'après les lois de l'époque, elle n'avait pas le droit d'habiter Beausoleil. Elle était de plus privée de travail. « On nous avait ainsi poussés peu à peu devenir des délinquants : faux papiers, marché noir, clandestinité... »

Pour cacher leur identité pendant cette période, ma famille a par exemple d'abord pris un faux nom, celui de Toncelli. Toncelli était le nom de famille de l'amie du fils de l'oncle Eliah, le cousin Robert. « C'était une très gentille fille, manucure chez Lanvin, qui nous a donnés les cartes d'identité de ses soeurs. » Puis, ils reprennent leur vrai nom, avec des cartes un peu trafiquées par ma grand-mère, qui maquilla, de manière d'ailleurs assez malhabile paraît-il, leurs prénoms juifs : « Judas est devenu Jules, Esther et devenue Emilie, Rebecca est devenue Roberta.»

Mon, grand-père n'avait plus le droit de travailler, et ne pouvait dire de quoi il vivait. Il était donc réduit à faire un peu de commerce au marché noir. Sa clientèle était constituée de juifs monégasques très fortunés et notamment d'un certain monsieur C., sans doute lié à la mafia et peu en odeur de sainteté auprès de la police monégasque, qui a un jour opéré chez lui une perquisition, à la grande frayeur de mon grand-père.

A partir de là, ma famille n'est plus, jusqu'à la Libération, qu'un pauvre gibier traqué, affamé, réduit à se cacher dans n'importe quel trou obscur. Je laisse pour toute cette période la parole à ma mère : « Quelques jours plus les miliciens sont arrivés dans l'appartement de Beausoleil. Ils ont perquisitionné. Ils ont fouillé partout, trouvé les bijoux de Mémé, et une photo de moi. Ils ont dit à Mémé : «- Quelle belle juive ! » Mais ils ne l'ont pas arrêté, ni même volé les bijoux, peut-être parce ce qu'à cette époque, les Allemands refluaient déjà ».



Photo de ma mère jeune fille

« Mais nous avons eu très peur, et notre cousin Robert nous a planqués à Monte Carlo, chez un certain Georges Duplan, un brave type. Il était originaire de Cavaillon et était d'abord rentré dans la milice, puis était devenu résistant. Il se cachait dans le magnifique appartement de son beau-père, un gros marchand de fruits et légumes. Mais il ne fallait pas qu'on sache que nous vivions là : personne, ni les voisins, ni le beau-père, qui ne voulait pas que son gendre héberge des Juifs. Alors, on enlevait nos chaussures, on s'enveloppait les pieds dans du papier-journal et on glissait plus qu'on ne marchait sur les tommettes pour que les voisins ne nous entendent pas. On est resté là un petit mois, jusqu'à la libération de Beausoleil et de Monte Carlo. »



Image du marché noir

« A cette époque, on n'avait plus du tout d'argent. Alors Bon-papa a vendu une très belle broche de diamants de ta grand-mère, et on a vécu avec ça jusqu'après la Libération. Tous les Juifs vendaient leurs bijoux à Monte Carlo, il y avait un trafic pas possible. Bon-papa se débrouillait pour trouver du riz, du fromage. Il revendait tout cela très cher au marché noir et on en prenait un bout pour nous. On vivait comme des clochards. Un jour, notre oncle Eliah nous a donné un morceau de gruyère qui devait peser 600 ou 700 gramme. Je me souviens de ça comme s'il m'avait donné un lingot d'or. »

Enfin, c'est le débarquement de Normandie, en juin 1944, puis celui de Provence le 15 août. Nice est libéré le 28 août, Monte Carlo un peu plus tard, du fait de l'existence d'une poche de résistance allemande, au fort du Mont Tagel. Pendant plusieurs jours, la famille Hatem reste cloîtrée dans l'appartement de monsieur Duplan, assistant passivement à la bataille d'artillerie entre les Allemands et les bateaux anglais, dans la rade de Monte Carlo. Ma mère témoigne : « On entendait siffler les obus au-dessus de nos têtes. Notre oncle Ernest, qui avait fait la première guerre, disait que quand on entendait siffler les obus, on ne risquait plus rien. Alors, en entendant tout le temps siffler les obus, on disait : « - On ne risque rien, puisqu'on les entend ». Mais bien sûr, c'était idiot, car il y avait toujours l'obus suivant qu'on n'avait pas encore entendu. Peut-être qu'on voulait juste se rassurer ? Un jour, un avion anglais a été abattu dans la rade, et Mémé criait en pleurant : « - Ils l'ont eu, ils l'ont eu ». Et nous, on lui disait : « - Tais-toi, tu vas nous faire arrêter ».



Le débarquement de Provence



L'hôtel de Paris à Monte-Carlo

« Pendant toute la guerre, on avait très peu mangé. Mais vraiment là, entre le 15 et le 28 août 1944, il n'y avait plus rien à manger du tout. Bon-papa avait trouvé une valise de riz, et on a mangé pendant tout ce temps ce riz bouilli avec un peu d'huile qui nous restait. Ensuite, on est allés à la soupe populaire. Même à l'hôtel de Paris, un des plus grands palaces du monde, il n'y avait plus rien à manger et on voyait les maîtres d'hôtel en gants blancs qui venaient chercher la soupe populaire pour leurs clients. Cette soupe était une eau insipide, épouvantable. »

« Puis un jour, les Allemands ont mis des affiches partout : couvre-feu total, interdiction de se mettre aux fenêtres, d'ouvrir les volets. On s'est mis derrière les persiennes et on a vu partir les Allemands en chaussettes. Puis les premières estafettes américaines sont arrivées.



Libération de la Côte d'Azur par les Américains

Je voulais me mettre à la fenêtre pour acclamer les Américains qui passaient, mais maman me disait : « Reste tranquille, tais-toi ». On continuait à avoir peur. Juste après, il y a eu un déferlement de pêches, car les paysans qui avaient gardé leur récolte pour ne pas la livrer aux Allemands, venaient maintenant vendre leurs pêches, qui étaient très bonnes.»

Après la Libération, ma famille rentre à Nice en Septembre 1944. « Mais avant, nous sommes revenus dans l'appartement de Beausoleil. Il avait été vidé par la logeuse, qui avait pris tout ce qui avait de la valeur : fourrures en renard

argenté, boucles d'oreilles en cristal de couleur. Mais on n'a rien dit tellement on était contents d'être vivants. »

« Nous ne voulions pas qu'il soit dit que les Juifs sont sales, alors on a fait un ménage terrible. On avait en quelque sorte intégré la propagande antisémite. On nous accusait de tout. Sales, faux, comploteurs, partisans à la fois du capitalisme et du communisme, antinationaux, nous immisçant partout, noyant la république française, vicieux, lubriques, faisant de la traite des blanches, nous emparant insidieusement de la presse, très riches, attachés à l'argent, etc. »

« En rentrant à Nice, nous avons trouvé plein de trous dans la communauté juive niçoise, qui, avant la guerre, était très nombreuse, très soudée. On essayait d'avoir des nouvelles des gens qui avaient été déportés, dont on attendait qu'ils reviennent. Mais ils ne sont pas revenus. La plupart ont été assassinés. Sur les 40 personnes de la famille, près de la moitié sont morts dans les camps. »

**Notre malheur
a un Nom !**



Affiche de propagande antisémite pendant la guerre

Les trois femmes de la famille Hatem resteront à Nice jusqu'à la fin de la guerre, en mai 1945. Mon grand-père, pour sa part, est déjà reparti pour Paris où il passe l'hiver 1944-1945 dans un hôtel. Continuant à jouer courageusement son rôle de soutien et de protecteur de la famille, il récupère son bureau de la rue Bleue, y travaille, reprend son métier de représentant, gagne tout de suite un peu d'argent qu'il envoie à sa femme et à ses filles. Dans ses lettres, il dit combien il souffre du froid, des privations de toutes sortes. De temps en temps, il revient à Nice, apportant avec lui un peu de nourriture, comme ces jambons d'Auvergne dont ma mère se souvient encore, 65 ans plus tard.

Puis, ma grand-mère et ses filles rentrent elles aussi à Paris après la capitulation allemande de mai 1945. Mais les Hatem ne peuvent récupérer tout de suite leur appartement de la rue Caulaincourt, qui a été vidé de ses meubles et est occupé par une autre famille. Ils ne le réintègreront qu'en 1947, après un procès. Ils vivent quelques temps avenue Mozart, dans le quartier de la porte d'Auteuil, puis déménagent pour la rue de l'Université.



Retour des prisonniers en 1945

Dès leur arrivée, ils guettent le retour des membres de leur famille déportés. Ma mère se souvient : « On allait recevoir les prisonniers à la gare de l'est : café, chocolat, vêtements chauds. Ils étaient dans un triste état. Beaucoup avaient le typhus. On allait aussi tous les jours devant l'hôtel Lutétia où il y avait des affiches, comme des panneaux électoraux, avec des listes écrites à la main. On allait voir les noms des gens qui rentraient. On voulait voir si Tonton Sauveur, Ernest, Janine et Tildi étaient parmi eux. Mais, au

bout de cinq jours, on a commencé à s'étonner un peu, en disant : « - Il n'y a pas de noms juifs, il ne rentre pas de Juifs, il ne rentre jamais de Juifs ». On n'a commencé à savoir pour les camps d'extermination que plusieurs semaines plus tard, à mesure que les prisonniers de guerre sont arrivés, puis les prisonniers politiques. Alors on s'est cramponné à l'espoir qu'ils avaient survécu, mais qu'ils étaient partis en Russie, libérés par les Russes. Mais en réalité, ils ont sans doute été tués tout de suite après leur arrestation, en arrivant dans le camp. »

« On a enfin compris quand notre tante Sarah est revenue des camps et nous en a parlé. Elle pesait 25 kilos. Il y a aussi eu une grande exposition à la mairie de Paris en octobre 1945. Mais on le cachait dans les familles. On l'a caché longtemps à ton arrière-grand-mère, Mamie Nice. On lui racontait toujours qu'on allait avoir des nouvelles de ses enfants. Après qu'elle ait compris, elle passait son temps à sortir leurs vêtements de l'armoire pour les repasser en pleurant. A la fin on a été obligés de les lui enlever.» Parmi les morts, figuraient un frère et une sœur de mon grand-père, Victor et Elise. Une autre de ses sœurs, Renée, était décédée d'un cancer à Toulouse en 1944. Que de deuils pour ce pauvre homme !!!

Et pourtant la vie reprend, avec quelques satisfactions pour mon grand-père : ses filles se marient, respectivement en 1949 et 1950. Elles terminent avec succès leurs études, voyant ainsi s'ouvrir la perspective d'une ascension sociale : son aînée – ma future mère - devient avocate, la seconde, quelques années plus tard, agrégée d'italien... Quant à mon grand-père, il gagne assez bien sa vie, grâce à la reprise économique de l'après-guerre. Il a même à un moment plusieurs employés : un chauffeur, sa femme et même l'un de ses neveux de Nice, le cousin Richard. Celui-ci, ne sachant pas trop quelle carrière choisir, vient à Paris quelques temps pour essayer d'apprendre auprès de mon grand-père de métier de représentant, et habite même chez lui pendant cette période. Mais il y a aussi des difficultés et de déceptions, comme le divorce de ma mère en 1953 ou encore ce problème de TVA non facturé, qui, vers 1957, conduira le commerce de mon grand-père –



Mes grands-parents au début des années 1970

déjà âgé de plus de 65 ans – au bord de la faillite. Heureusement pour lui, il connaît en 1957 une très grande joie : ma naissance.



Mes grands-parents âgés dans leur appartement de la rue Caulaincourt

Nous voilà donc parvenus au moment où j'apparais dans l'histoire familiale et dans la vie de mon grand-père. Mais j'ai déjà parlé de cette période, et la boucle est donc maintenant bouclée.

Je suis heureux d'avoir écrit ce texte en mémoire de lui. C'est un peu comme si, en une seule fois, je m'étais rattrapé de tous ces petits cailloux que je ne suis jamais allé déposer sur sa tombe, comme le veulent pourtant les coutumes juives orientales.

Mais au fond, pourquoi me sentirais-je débiteur de cet amour ? En venant au monde, je le comprends maintenant, je lui ai apporté une grande consolation et beaucoup de bonheur. Ma présence l'a aidé à cicatriser les horribles plaies de la guerre et de la persécution. J'ai

été pour lui une promesse de vie et d'avenir.

Alors, je crois bien que suis quitte désormais avec mon grand-père. Et, comme les bons comptes font les bons amis, c'est sans aucun sentiment de culpabilité que je retrouverai, dans quelques années, mes grands-parents. Eux, seront depuis longtemps installés avec toute notre famille, autour d'une grande table de rami. Et moi, jeune mort plein d'énergie, je danserai le Tango pour l'éternité, dans la salle d'à côté, aux bras de mes chères amies danseuses.

Fabrice Hatem

Texte largement basé sur les souvenirs de ma mère, Renée Hatem
Remerciements à ma tante Huguette pour sa lecture attentive

Annexe : lexique des surnoms familiaux (rédigé du point de vue de Fabrice Hatem)

Bonne-maman, Mamie-Nice : mon arrière-grand-mère maternelle, grand-mère maternelle de ma mère

Bon-papa Nice, Bon-papa, René Dana : mon arrière-grand-père maternel, grand-père maternel de ma mère

Bon papa Paris, Léon, Papa : mon grand-père maternel

Mathilde, Tildi, tata Tildi : ma grand-tante maternelle, tante maternelle de ma mère

Mémé, Maman, Emilie : ma grand'mère maternelle, mère de ma mère

Sam, Tonton Sam, Samuel : mon arrière-grand-oncle maternel, grand-oncle maternel de ma mère

Tantine, Huguette : ma tante maternelle

Tata Maya, Maya : ma grand-tante maternelle, tante maternelle de ma mère

Tata Sarah, Sarah : mon arrière-grand-tante maternelle, grand-tante maternelle de ma mère

Tonton Sauveur : mon grand-oncle maternel, frère de ma grand'mère